

## LES RECEPTIONS « ORDINAIRES » D'UNE ECRITURE DE LA HONTE SOCIALE – LECTEURS D'ANNIE ERNAUX

**Par Isabelle CHARPENTIER**

**Université de Versailles– Saint-Quentin-e n-Yvelines – C.S.E. (E.H.E.S.S.–  
C.N.R.S.)**

Revendiquant une position originale - sinon marginale - dans le champ littéraire, Annie Ernaux affirme dans *Une Femme* (Gallimard, 1988) qu'elle entend placer son œuvre «*au-dessous de la littérature, [...] quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire* ». Situante sa démarche à la croisée de l'autobiographie littéraire et de l'auto-analyse, il s'agit pour elle, dans une œuvre qui, sous de multiples aspects, se présente néanmoins avant tout comme « littéraire », de retracer tout au long de ses récits - qu'ils soient implicitement autobiographiques comme au début de l'entrée en écriture en 1974 (*Les Armoires vides*), ou explicitement à partir de *La Femme gelée* (1981) et surtout de *La Place* (1984) - sa trajectoire sociale, en essayant de faire un travail de sociologue, *i.e.* en fournissant les éléments d'une analyse sociologique tant de cette trajectoire sociale que des effets qu'elle a produits sur son écriture, et ce aussi bien dans les thèmes qu'elle aborde - peu habituels, au moins sous cette forme et avec cette systématisme, dans le champ littéraire contemporain -, que dans le style qu'elle construit progressivement. L'écrivaine cherche ainsi à rendre compte de ses propres conditions sociales de production (et de celles de ses « semblables sociaux »), mais aussi de la position qu'elle occupe dans le monde social, plus précisément de l'ensemble des positions qu'elle y a successivement occupées, pour devenir ainsi « *l'ethnologue [d'elle-même]* ». L'œuvre d'Annie Ernaux vise à décrire les effets des déplacements dans l'espace social sur les perceptions du monde social et politique au sens large du terme, les effets de la confrontation à la culture légitime par le biais de l'école, la rupture que cette dernière introduit avec le milieu familial d'origine - l'auteure est fille d'ouvriers devenus cafetiers-épiciers en zone rurale dans l'immédiat après-guerre -, les malaises qu'une telle trajectoire ascendante crée chez les individus qui l'expérimentent. Elle met en récit l'idée de « *trahison de classe* » et de « *honte sociale* », dans un style évolutif : soucieuse d'éviter le double écueil misérabiliste et populiste pointé par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron<sup>1</sup>, l'écrivaine tend en effet à atteindre une écriture « *blanche* », dépouillée des attributs stylistiques habituels en littérature, pour aboutir à ce qu'elle nomme elle-même une « *langue des choses* », brouillant ainsi les frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie - cette discipline étant parallèlement de plus en plus fréquemment convoquée par l'auteure comme ressource indissociablement distinctive et défensive en vue de légitimer un projet littéraire par ailleurs contesté par certaines instances de consécration<sup>2</sup>.

Dans ma thèse, j'avais cherché à objectiver les enjeux et les modalités de ce positionnement improbable, indissociablement littéraire, social et politique, en tentant plus largement d'esquisser une sociologie des usages (littéraires) de la connaissance sociologique<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir Grignon (Claude), Passeron (Jean-Claude). *Le Savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, E.H.E.S.S./ Gallimard / Le Seuil, 1989.

<sup>2</sup> Voir Charpentier (Isabelle), « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux : ambivalences et malentendus d'appropriation », in Thumerel (Fabrice) [dir.]. *Annie Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université/SODIS, 2004, pp. 225-242.

<sup>3</sup> Voir Charpentier (Isabelle), *Une Intellectuelle déplacée - Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Thèse de doctorat de science politique, Amiens, Université de Picardie-Jules Verne, février 1999. Pour des résumés, voir Charpentier (Isabelle), « Produire 'une

Je me suis également intéressée aux réceptions d'Annie Ernaux, par les critiques littéraires d'une part<sup>4</sup>, par les médiateurs du livre que sont, chacun à leur manière, les bibliothécaires et les professeurs de français qui l'utilisent dans les manuels et en classe d'autre part, enfin par ses lecteurs « ordinaires », *i.e.* non professionnels, qui sont nombreux : si l'on se fonde sur les chiffres croissants de vente des ouvrages de l'écrivaine dans une période où l'édition est réputée traverser une phase plutôt morose, l'écrivaine est beaucoup lue – tant en première édition qu'en rééditions successives en poche -, au moins depuis l'attribution en 1984 du prix Renaudot à *La Place* - ce succès ne se dément toujours pas, puisqu'une semaine après la parution début 2008 de son dernier opus, *Les Années*, le récit figurait en 3<sup>ème</sup> position des meilleures ventes. Ce sont les lecteurs qui prennent la plume pour écrire à Annie Ernaux que je vais évoquer ici, celle-ci m'ayant aimablement donné accès aux lettres qu'elle reçoit. Lecteurs auxquels l'écrivaine s'est elle-même rapidement intéressée, archivant leurs courriers et répondant à chacun personnellement et de manière individualisée.

### **Annie Ernaux et ses lecteurs : une attention intéressée**

« *Les lecteurs, cela exige une attention, une empathie, affirme l'écrivaine. [...] Je sais bien qu'un écrivain n'est pas un confesseur, mais ma relation avec mes lecteurs m'impose une écoute. [...] Les lecteurs se reconnaissent dans mes récits. Ils ont, me disent-ils, le sentiment que je raconte leur propre histoire. Certes, cela ne m'apporte rien d'un point de vue strictement littéraire et, pourtant, cette relation reste capitale : c'est un partage, partage qui est à la base de tout ce que j'écris. Souvent, il me semble que les gens s'approprient mes propres livres [...]. J'ai alors autant l'impression de donner que de recevoir* »<sup>5</sup>.

En fait, l'intérêt d'Annie Ernaux pour son propre courrier procède d'une évolution : au moment de la publication des *Armoires vides* en 1974, récit pour lequel elle reçoit un nombre limité de lettres (moins d'une vingtaine, certaines sont égarées), elle me confie en entretien qu'elle attachait « *beaucoup plus d'importance à la réception du livre par les critiques du Monde, de Libération, etc. Leur 'lecture' me paraissait la plus juste et la plus gratifiante* ». Même démarche au moment de la parution en 1977 du second opus, *Ce qu'ils disent et rien*, autofiction pour laquelle elle reçoit un nombre encore inférieur de courriers (une dizaine au total). Pourtant, familiarisée par la suite avec une certaine littérature sociologique - on songe notamment à l'influence, clairement revendiquée par l'écrivaine, des travaux de Pierre Bourdieu -, et sans doute déjà « déçue » par quelques réceptions critiques, elle commence à porter la plus grande attention à ses réceptions « ordinaires », auxquelles elle déclare attacher désormais une importance essentielle, plus déterminante que celles des lecteurs « autorisés » : « *depuis, j'ai compris que les critiques littéraires pouvaient dire beaucoup de choses sur un texte mais qu'ils étaient incapables de rendre compte de la*

---

*littérature deffraction* pour 'faire exploser le refoulé social' - Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux », in Collomb (Michel) [dir.]. *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier III, 2005, pp. 111-131 ; « 'Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire' - L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », in *Contextes - Revue de sociologie de la littérature*, n° 2 : « Discours en contexte - Théorie des champs et analyse du discours » (Meizoz (Jérôme) [dir.], avec Adam (Jean-Michel) et Badinou (Panayota)), Liège, Université de Liège, Belgique, septembre 2006 : <http://www.revue-contextes.net> ou <http://contextes.revues.org>

<sup>4</sup> Voir Charpentier (Isabelle), « De corps à corps - Réceptions croisées d'Annie Ernaux », in *Politix*, n° 27, 3<sup>ème</sup> trim. 1994, pp. 45-75.

<sup>5</sup> Ernaux (Annie), Entretien avec André Clavel, in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 3-4.05.1997.

lecture réelle du lecteur, de déterminer la place que celui-ci occupera dans ce texte, de l'emploi qu'il en fera. Le seul moyen pour un écrivain d'évaluer un peu cette lecture réelle, c'est de parler avec des lecteurs et surtout de recevoir et lire des lettres ». C'est principalement depuis la réception critique très controversée de *Passion simple* (1992)<sup>6</sup> qu'Annie Ernaux « joue » ainsi le « public » contre la « critique ». Elle affirme dès lors s'intéresser prioritairement (si ce n'est exclusivement) au rôle « créateur » des lecteurs, à leurs appropriations et à leurs usages de ses textes. La communauté imaginée des lecteurs ordinaires, élevés à la dignité de seule instance légitime de jugement, paraît ainsi incarner la seule reconnaissance recherchée par l'auteure. Il convient néanmoins de se garder de toute interprétation naïve : Annie Ernaux se sert aussi des lettres de reconnaissance, de gratitude et d'identification qu'elle reçoit comme d'un capital spécifique, cette ressource étant destinée notamment à requalifier une image dépréciée auprès d'instances critiques... trop critiques<sup>7</sup> : c'est le cas par exemple lorsqu'au plus fort de la très violente controverse médiatique soulevée par *Passion simple*, l'écrivaine produit à *L'Événement du Jeudi* des lettres choisies extraites de son courrier (2/8.04.1992).

S'il est certain - et c'est particulièrement manifeste dans le cas d'Annie Ernaux, qui n'a de cesse, tant dans les récits eux-mêmes que dans les discours qui les accompagnent dans la presse, d'encadrer sa propre réception - que « *le mode d'écriture produit, ou pour le moins vise à produire, les conditions de sa lecture* »<sup>8</sup> et postule ainsi un type particulier de récepteur, ce n'est pas tant à ce lecteur « implicite »<sup>9</sup> espéré, fantasmé (et projeté dans ses textes) par l'écrivaine que je me suis intéressée, mais à ses récepteurs « concrets », « réels », situés dans un contexte social donné, largement évoqué dans les courriers, qui prennent la plume pour s'adresser à elle.

### **Le courrier des lecteurs : un matériau rare, complexe à objectiver sociologiquement**

Un matériau tel le courrier des lecteurs d'Annie Ernaux apparaît comme particulièrement précieux pour la recherche sociologique : en effet, décalées par rapport aux réceptions lettrées ou semi-lettrées, les lectures « ordinaires » sont en général aussi beaucoup plus difficilement appréhendables, puisqu'elles sont, par définition, moins communément et aisément formulables et formulées<sup>10</sup>, « *car rares sont ceux qui, n'étant*

<sup>6</sup> Voir Charpentier (Isabelle), « Des passions critiques pas si simples... Réceptions critiques de *Passion simple* d'Annie Ernaux », in Bajomé (Danielle), Dor (Juliette), Henneau (Marie-Elisabeth) [dir.]. *Femmes & livres*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2007, pp. 231-242.

<sup>7</sup> On retrouve ici « *l'idée dynamique d'un processus interactif de production et de réception* » déjà mis en évidence par Christiane Mounoud-Anglès dans *Balzac et ses lectrices - L'affaire du courrier des lectrices de Balzac - Auteur / lecteur : l'invention réciproque*, Paris, Indigo / Côté-Femmes, 1994, p. 23.

<sup>8</sup> Goulemot (Jean-Marie). « Histoire littéraire et histoire de la lecture », in Chartier (Roger) [dir.]. *Histoires de la lecture - Un bilan des recherches*, Paris, IMEC Editions / Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995, p. 223.

<sup>9</sup> Iser (Wolfgang). *L'Acte de lecture - Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985.

<sup>10</sup> Sur ces questions, voir Lahire (Bernard). *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieu populaire*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1993 et « Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes », in *Revue Française de Pédagogie*, n° 104, juillet-août-septembre 1993. Voir aussi Mauger (Gérard), Fossé-Poliak (Claude) et Pudal (Bernard). « Lectures ordinaires », in Seibel (Bernadette) [dir.]. *Lire, faire lire - Des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, Paris, Le Monde Editions, 1995, pp. 31-63 ; Seibel (Bernadette). « Lecture et compétence professionnelle à travers un exemple : la lecture des cheminots », in Saint-Jacques (D.) [dir.]. *L'Acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche, 1994, pp. 109-132 ; Thiesse (Anne-Marie). « Des plaisirs indus : pratiques populaires de

pas des professionnels de l'écriture, ont confié ce qu'était leur pratique du livre »<sup>11</sup>. L'enjeu est pourtant d'importance, si l'on admet avec Roger Chartier que « les formes de l'appropriation des textes, des codes, des modèles partagés sont autant, sinon plus distinctives que les pratiques propres à chaque groupe social »<sup>12</sup>.

J'ai eu, pour ma part, l'opportunité d'accéder à la majorité<sup>13</sup> du courrier reçu et archivé par Annie Ernaux pour huit ouvrages :

- une cinquantaine de lettres reçues pour *Les Armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et, plus tard, *Journal du Dehors* (1993) ;
- *La Place* (1984) – le courrier afférent à ce récit représente plus du quart du corpus étudié ;
- *Passion simple* (1992) : c'est pour ce récit qu'Annie Ernaux reçoit le courrier le plus volumineux de sa carrière, soit près de deux fois plus que pour *La Place* ; les lettres relatives à ce texte constituent près de la moitié (47 %) du corpus étudié ; au renouvellement apparent - en tout cas perçu comme tel - des thématiques traditionnelles de l'écrivaine correspond aussi une évolution très nette du recrutement social de son lectorat habituel ;
- *Une Femme* (4 % des lettres) ;
- *La Honte* (13.6 % des lettres), enfin
- « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (9 % des lettres)<sup>14</sup>

soit un corpus d'environ 1 500 lettres expédiées entre 1974 et 1998 directement à l'auteur ou adressées à son éditeur qui les lui a ensuite redirigées, et dont les dimensions varient de quelques lignes à une dizaine de pages. J'ai soumis ce courrier à un double traitement :

---

l'écriture et de la lecture», in *Politix*, n° 13, 1991 et *Le Roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin Vert, 1984.

<sup>11</sup> Chartier (Roger). « Du livre au lire », in Chartier (Roger) [dir.] *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 63.

<sup>12</sup> Chartier (Roger). *Culture écrite et société*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 213.

<sup>13</sup> Une présélection a, en effet, été opérée par l'écrivain elle-même, sans que l'on puisse mesurer son impact réel sur la composition de l'échantillon. Annie Ernaux m'a néanmoins précisé les critères qui ont procédé selon elle à sa réalisation : il semble que l'auteure ait ôté les cartons de félicitation officiels et stéréotypés (reçus surtout après l'attribution du Prix Renaudot à *La Place*), la plupart des courriers personnels d'autres écrivains ou de personnalités connues - elle en a toutefois laissé certains -, enfin les lettres de proches. Elle m'a fourni l'ensemble des courriers « signifiant un rapport effectif avec le texte et exprimant une opinion personnelle », quelle qu'elle soit. Évidemment, les notions mêmes de « rapport effectif avec le texte » et « d'expression d'une opinion personnelle » sont éminemment subjectives, mais je n'avais pas d'autre choix que d'accepter le courrier ainsi « trié ». En outre, certaines lettres ont été égarées, notamment concernant les premiers ouvrages comme *Les Armoires vides* et *Ce qu'ils disent et rien*, ce qui apparaît méthodologiquement moins dommageable dans la mesure où je n'ai étudié la réception lectorale de ces ouvrages qu'à titre complémentaire. Enfin, concernant les lettres relatives aux deux derniers ouvrages publiés en janvier 1997, *La Honte* et « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », je n'ai analysé que la « première vague » du courrier reçu par l'auteure, soit jusqu'en mai 1998, où j'ai pris pour la dernière fois « livraison » des lettres.

<sup>14</sup> Annie Ernaux classe les lettres par année et non par ouvrage. Cette précision est importante : il est en effet à noter que si l'auteure reçoit la majorité de son courrier après la première publication du récit en collection originale, c'est-à-dire sous la célèbre couverture « Blanche » de Gallimard, il n'est pas rare néanmoins qu'elle reçoive des lettres relatives à un ouvrage plusieurs années après la date de première parution, au moment de la découverte d'un texte par un lecteur (l'auteur m'a précisé que c'est pour *La Femme gelée* que ce type de « découverte » tardive est la plus fréquente), et elle en reçoit aussi bien sûr lors des rééditions successives des récits en collection Folio. Je n'ai pas tenu compte de ces temporalités différentes dans la lecture des textes pour l'analyse du corpus. Toutefois, je peux signaler que j'ai, d'après les dates indiquées sur les lettres, essentiellement travaillé sur la base des lectures faites dans l'édition originale.

- quantitatif d'abord, en réalisant une prosopographie des lecteurs-correspondants. Ce premier travail statistique a été rendu possible par la fréquence des propriétés sociales (origine sociale, trajectoire scolaire, professionnelle, matrimoniale...) livrées par les lecteurs, que leur propre tentative d'auto-socioanalyse porte à spécifier dans les courriers qu'ils adressent à l'écrivain ;
- qualitatif ensuite : l'étude du contenu de ces lettres révèle en effet, sous différents aspects, ce que les représentations de soi et du monde social doivent à une littérature singulière, de type autobiographique, sociologiquement instruite.

Cette double approche devait permettre d'objectiver statistiquement les caractéristiques des lecteurs, en vue de dégager un certain nombre de corrélations robustes et de dessiner des « communautés d'interprétation », i.e. des « groupes de lecteurs partageant le même style de lecture et une même stratégie identifiable d'interprétation »<sup>15</sup>, sans pour autant s'interdire d'analyser le matériau dans ses spécificités. L'une des hypothèses centrales de la recherche était de montrer que la lecture des récits d'Annie Ernaux était susceptible de permettre aux lecteurs d'activer, d'actualiser ou de consolider des représentations du monde social et de soi, de sa propre place dans le monde social, de faciliter la « gestion » de trajectoires sociales improbables, douloureusement vécues. Grâce aux « traces » imprimées dans la correspondance lectorale, l'objectif était de démontrer qu'une telle expérience littéraire, en ce qu'elle objective des impressions informulées, confuses, parfois même refoulées, contribue à la (re)construction de soi et à l'élaboration d'un rapport spécifique au monde social et politique, qu'elle donne aussi des instruments pour penser. J'ai donc cherché à saisir les appropriations concrètes dont cette œuvre était l'objet, par des récepteurs différemment situés dans l'espace des rapports de classe, mais aussi de genre<sup>16</sup>, en analysant les expériences sociales, les compétences, les ressources et les activités interprétatives que les récepteurs mobilisent pour s'approprier cette œuvre, dans un contexte biographique et à un moment précis de leur trajectoire. La première objectivation statistique a été particulièrement utile pour plusieurs raisons : d'abord, elle a permis de tester ou de formuler des hypothèses, exploitées ensuite de manière plus qualitative ; ensuite, type particulier d'échantillon « spontané »<sup>17</sup>, ce corpus abondant, dense et riche, présentait certes le grand mérite d'avoir été produit sans imposition de problématique, ce qui réduisait les effets de légitimité consubstantiels aux enquêtes de type sondages d'opinion, voire aux situations d'entretien sollicités, et il était donc *a priori* moins artefactuel<sup>18</sup>. Mais il plaçait en même temps le sociologue dans une position délicate (et plutôt inhabituelle) de « voyeur », lisant et analysant comme par effraction un courrier qui ne m'était pas adressé, nullement destiné à être rendu public, qui révélait en outre un intense investissement affectif de la part des lecteurs, et qui charriait beaucoup de souffrances sociales. Ce type de sources dites « de représentation » rend, par ailleurs, impossible le contrôle sur les probables effets de reconstruction du passé,

<sup>15</sup> On reprend ainsi l'orientation définie par Roger Chartier, dans « Texts, printing, readings », in *The New Cultural History*, Berkeley et Los Angeles, Lynn Hunt éd., 1989, p. 156 et 158.

<sup>16</sup> Voir Charpentier (Isabelle), « Lectrices & lecteurs de *Passion simple* d'Annie Ernaux – Les enjeux sexués des réceptions d'une écriture de l'intime sexuel », in Charpentier (Isabelle) [dir.]. *Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception & des publics*, Paris, Creaphis, 2006, pp. 119-136.

<sup>17</sup> Sur l'intérêt de ce type d'échantillon, voir notamment Bourdieu (Pierre). *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, rééd. 1985 et Gaxie (Daniel), Lehingue (Patrick). *Enjeux municipaux*, Paris, P.U.F., 1984.

<sup>18</sup> Le risque de production d'artefacts aurait été particulièrement redoutable ici, tant semble incertaine la place qu'occupe Annie Ernaux dans la hiérarchie des auteurs et des genres indigène au champ littéraire.

inhérents au genre d'entreprise autobiographique à laquelle se livrent, à leur tour et en retour, les correspondants de l'écrivain. On peut simplement formuler l'hypothèse que le dispositif épistolaire, propice à la confession à distance, marquée par un besoin d'énonciation<sup>19</sup> spécifique, favorise la levée des censures, des tabous, et privilégie « l'effet de vérité » et la mise à nu des scripteurs. Les œuvres autobiographiques d'Annie Ernaux incitent en effet à des formes de « *déploiement du moi* »<sup>20</sup> du correspondant, qui se dévoile, n'hésitant pas, dans sa lettre, à révéler spontanément, souvent de manière très précise, des éléments biographiques de sa propre trajectoire (et de celle de sa famille) à cette auteure inconnue, qui ne sait rien de lui<sup>21</sup>, mais que le lecteur a, par contre, le sentiment de connaître ou dont, au moins, il se sent proche socialement et affectivement.

Au sens de la théorie statistique, un tel échantillon n'est évidemment pas parfait : en effet, ces lettres ne peuvent en aucun cas être considérées comme représentatives des opinions et des réceptions de l'ensemble des lecteurs de l'écrivain, population-mère par définition impossible à saisir scientifiquement. En outre, on le sait, les aptitudes à la lecture en général<sup>22</sup>, et l'exposition à l'autobiographie en particulier<sup>23</sup>, mais aussi à l'écriture, sont socialement et culturellement sélectives - nombre de correspondants apparaissent ainsi dans les courriers assez éloignés des pratiques cultivées d'écriture et font état d'un fort sentiment d'insécurité linguistique -, à l'instar de la probabilité de prendre la plume pour parler de soi à un écrivain connu et reconnu, souvent admiré. Pourtant, globalement, les limites inhérentes à ce type spécifique d'échantillon apparaissent finalement compensées par la richesse des éléments qu'il contient, dans la mesure où il est composé de segments des lectorats d'Annie Ernaux particulièrement mobilisés par les enjeux que soulèvent, actualisent et/ou constituent ses textes autosociobiographiques<sup>24</sup>.

Ces précautions méthodologiques étant posées, il convient de mettre en relation les propriétés sociales saillantes des lecteurs-correspondants avec les appropriations de l'œuvre d'Annie Ernaux que révèlent leurs courriers.

---

<sup>19</sup> On utilise ici le terme d'« énonciation » dans l'acception que lui donnent Didier Demazière et Claude Dubar : il s'agit des « *stratégies discursives et des formes argumentaires qui marquent l'engagement du sujet dans la production de son récit* » (in *Analyser les entretiens biographiques - L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan, 1997, p. 334).

<sup>20</sup> Lyon-Caen (Judith). « Une lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue - Lecture, écriture, identité sociale », in *Genèses*, n° 18, janvier 1995, p. 132.

<sup>21</sup> Marianne Gullestad souligne ainsi justement qu'« *en tant que forme de communication indirecte, l'écriture permet de prendre quelque distance pour réfléchir [...]. Grâce à l'anonymat [...], les auteurs [ici de lettres envoyées à un écrivain] ont réussi à créer un espace intersubjectif autrement plus propice à l'expression de l'intimité que les entretiens et les discussions en face à face* » (« *Invitation à l'autobiographie : l'intimité dans l'anonymat* », in Chaudron (Martine) et Singly (François de) [dir.]. *Identité Lecture Écriture*, Paris, C.G.P. / B.P.I., 1993, p. 179).

<sup>22</sup> Voir notamment Donnat (Olivier), *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris, La Documentation Française, 1998 et « La stratification sociale des pratiques culturelles et son évolution 1973-1997 », in *Revue Française de Sociologie*, vol. XL, n° 1, 1999, pp. 111-119.

<sup>23</sup> Voir Mauger (Gérard), Fossé-Poliak (Claude). « Les usages sociaux de la lecture », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 123, juin 1998.

<sup>24</sup> Voir Thumerel (Fabrice), « Littérature et sociologie : *La Honte* ou comment réformer l'autobiographie », in Thumerel (Fabrice). *Le Champ littéraire français au XXème siècle. Eléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2002, pp. 83-101.

### **Le genre des correspondants : une variable (relativement) discriminante**

Premier constat : les lectrices apparaissent plus mobilisées que les lecteurs : les lettres émanant de femmes représentent les deux tiers de l'ensemble du corpus étudié<sup>25</sup>. Toutefois, la répartition par sexe du courrier fait apparaître de sérieuses nuances selon les ouvrages concernés : les lettres féminines représentent ainsi 69,3 % du courrier reçu par Annie Ernaux après la parution de *La Place* et de *La Honte* (moins d'un tiers de lettres d'hommes), cette proportion tombant à 61 % pour le courrier reçu pour *Passion simple* (39 % de lettres masculines)<sup>26</sup> et à 55,2 % pour *Une Femme* et « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* ».

L'objectivation statistique déconcerte bel et bien les impressions premières : n'en déplaise aux critiques masculins de l'ouvrage, on ne trouve pas, loin s'en faut, que des lettres de « midinettes » dans le courrier adressé à Annie Ernaux pour *Passion simple* : certes, comme pour les autres récits, les correspondants demeurent majoritairement des femmes, mais les lecteurs masculins sont également très mobilisés, comme le souligne d'ailleurs fréquemment l'écrivaine dans des interviews données à la presse à l'occasion de la sortie de l'ouvrage controversé<sup>27</sup>.

Pour renforcer cette première photographie d'ensemble, on peut raisonner de manière « inversée », sur le pourcentage que chaque ouvrage représente dans les courriers envoyés par chacun des deux sexes ; la distribution très nettement sexuée des envois de lettres en fonction du type d'ouvrage concerné est encore plus accusée : de manière très contre-intuitive sociologiquement, plus de la moitié (51,8 %) des courriers masculins sont relatifs au récit dont on peut penser qu'Annie Ernaux l'a plus ou moins volontairement dépouillé de ses références sociologiques explicites antérieures, *Passion simple* (44,7 % de lettres féminines), alors que les ouvrages à contenu plus directement « social » (*La Place* et *La Honte*) ne concentrent qu'un peu plus du tiers des envois masculins, contre 43,2 % des lettres féminines.

### **L'importance cruciale des « effets de génération » sur l'identification projective**

La génération à laquelle appartient le correspondant apparaît ensuite comme une variable particulièrement discriminante. Dans plus des trois-quarts des cas, l'âge des lecteurs est mentionné dans la lettre ou peut être estimé – on notera toutefois que les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes à préciser leur âge exact. Les correspondants sont relativement âgés, puisque plus des deux tiers ont plus de 40 ans et appartiennent donc, à l'instar d'Annie Ernaux, aux générations nées entre les deux guerres (années 1920-1930) ou juste au début du second conflit mondial. On soulignera que les moins de 30 ans représentent néanmoins 16,8 % du corpus : près des trois-quarts

---

<sup>25</sup> Il faut rappeler que quel que soit l'indicateur retenu, le dimorphisme sexuel des pratiques de lecture ne cesse de s'accroître : la lecture est une pratique féminine, qui se féminise de plus en plus. Voir Charpentier (Isabelle), Darras (Eric), Lehoucq (Patrick), Pierru (Emmanuel). *Prégnance et évolution du « gender gap » dans les pratiques culturelles des Français*, Rapport intermédiaire pour le DEP du Ministère de la Culture, janvier 2001.

<sup>26</sup> A titre de repère et sans que les deux récits soient directement comparables, on peut noter que pour son ouvrage célèbre *Les Mots pour le dire*, Marie Cardinal avait déclaré dans la presse avoir reçu un courrier émanant à 80 % de femmes (*Lire*, avril 1982).

<sup>27</sup> On peut en outre émettre l'hypothèse que le lectorat masculin est plus ou moins consciemment perçu par les auteurs femmes comme plus légitime, socialement et culturellement plus valorisant que le public féminin, amateur traditionnel de romans, surtout lorsqu'ils sont écrits par des femmes. Il est en effet certain que l'un des fondements de la condescendance sarcastique des critiques masculins de *Passion simple* est la qualification du récit comme « ouvrage de midinette pour midinettes ». En valorisant son succès public auprès des hommes, Annie Ernaux tente aussi de désamorcer les attaques de ceux qui veulent l'exclure de la littérature et du pouvoir symbolique.

écrivent alors pour *La Place*, ouvrage étudié en classe ; l'activité prescriptrice des enseignants du secondaire apparaît ici déterminante, certains allant même jusqu'à encourager leurs élèves à écrire à l'auteure. Les trentenaires, qui sont aussi les moins représentés dans le corpus, écrivent à plus des deux tiers à Annie Ernaux pour *Passion simple*.

Plus de 9 quadragénaires sur 10 s'identifient explicitement dans leur lettre aux expériences décrites par l'écrivaine (la proportion tombant à 40,4 % pour les moins de 30 ans) et 8 sur 10 l'encouragent à continuer à écrire (36,5 % des moins de 30 ans). L'identification semble donc d'autant plus prégnante que l'effet de génération joue, renforcé par une origine géographique et sociale, une trajectoire et une socialisation analogues : en effet, plus de 45 % des correspondants âgés de 40 à 59 ans ont effectué, à l'instar de l'auteure, des études de lettres ou de sciences humaines et sociales ; plus des deux tiers des lecteurs de plus de 40 ans sont, comme Annie Ernaux, originaires des catégories « populaires » (ouvriers, employés, petits commerçants ou artisans) et se trouvent en situation objective de mobilité sociale et culturelle ascendante. Ces premiers constats confirment que les conditions de possibilité d'une appropriation « conforme » relèvent souvent de la combinaison de plusieurs variables sociologiques (sexe et/ou âge et/ou origine sociale/géographique et/ou type de scolarité secondaire et supérieure et/ou profession actuelle, etc...) (extraits 1).

On notera encore que c'est parmi les quinquagénaires que l'on trouve le plus d'adresses personnelles et presque familières – même si embarrassées – à cette écrivaine représentée comme une « sœur » d'élection, si « semblable » que l'on souhaite inaugurer avec elle un rapport intime, abolissant les défenses, les limites et les codes épistolaires habituels, dans une sorte de conversation à distance, de partage d'expériences communes : plus de 44 % des lettres adressées à l'écrivaine portent ainsi la trace de l'empathie, l'entrée dans la correspondance se fondant sur le prénom de l'écrivain (« Annie » ou « chère Annie », voire « chère amie » - extraits 1).

### **Des lecteurs provinciaux et urbains, d'origine provinciale et rurale**

Autre aspect de la connivence liant Annie Ernaux et ses lecteurs : les correspondants sont essentiellement provinciaux et urbains, d'origine provinciale mais rurale. Plus d'une lettre sur deux est ainsi envoyée de province, plus d'une sur cinq de Paris, plus d'une sur six de la banlieue parisienne et environ 7 % de l'étranger<sup>28</sup>. 44 % des correspondants résident dans une grande ville (Paris, capitale régionale, préfecture départementale), plus d'un tiers dans un village ou une petite ville et un sur 5 dans une ville moyenne (sous-préfecture). Beaucoup de correspondants qui vivent aujourd'hui en ville ont grandi en milieu rural : près de 62 % des lecteurs sont ainsi d'origine provinciale et, dans cette catégorie, plus de 60 % sont nés dans un village ou une petite ville dans lesquels ils n'ont, en général, guère envie de revenir. Le déracinement géographique choisi, l'absence de désir de revenir sur les lieux de l'enfance, qui sont aussi les premiers lieux des humiliations sociales dont les « responsables » sont identifiés par leur appartenance à des « collectifs nominaux non réalisés »<sup>29</sup> - « les

---

<sup>28</sup> Dans 98 % des cas, les correspondants indiquent leur adresse sur la lettre qu'ils envoient à Annie Ernaux, soit parce qu'ils attendent une réponse de sa part - qu'ils sollicitent explicitement dans 48 % des cas -, soit dans un simple souci de correction, pour respecter le code épistolaire usuel. Lorsque, cas très rares, cette mention ne figure pas sur la lettre elle-même, elle apparaît toujours sur l'enveloppe, grâce au cachet de la poste. Je n'ai pas eu accès aux enveloppes, puisque l'auteur ne les garde pas, mais lorsque le lieu d'envoi ne figure pas sur la lettre, Annie Ernaux le reporte systématiquement sur le courrier, en se fiant précisément au cachet de la poste.

<sup>29</sup> Boltanski (Luc). «La dénonciation», (avec Yann Darré et Marie-Ange Schiltz), in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 51, mars 1984, p. 7.



*notables* », « *les bourgeois* », « *les riches* », « *les fil(le)s de...* » ou, plus fréquemment encore, « *les autres* », « *eux* » que les lecteurs opposent à « *nous* »<sup>30</sup> -, marquent la volonté d'échapper aux origines stigmatisantes ; cette posture se rencontre très fréquemment dans les lettres de lecteurs d'origine populaire et rurale (souvent fils et filles de petits commerçants et artisans) déclassés par le haut, qui s'auto-labellisent d'ailleurs comme tels (on trouve aussi dans les courriers des expressions telles : « *les bâtards culturels* », « *les transfuges* »..., sans que l'on sache trop ce que la diffusion de ces termes doit à la lecture d'Annie Ernaux ou, plus généralement, à la dissémination sociale du vocabulaire sociologique). Enfin, de très nombreux correspondants viennent de la région normande où l'écrivaine a passé son enfance et son adolescence ; le fait qu'ils retrouvent dans les récits des descriptions de lieux ou de personnes connus renforce encore les processus d'identification et redouble l'envie d'écrire à l'auteur (extraits 1).

### **Des déclassés par la culture**

Rapporté à la population française saisie par générations, le lectorat qui écrit à Annie Ernaux est plutôt diplômé, les hommes l'étant assez logiquement, compte tenu de la structure par âges de l'échantillon, davantage que les femmes. Les correspondants précisent leur niveau de diplôme dans la majorité des cas : tous ouvrages confondus, plus de 60 % des lettres portent trace d'une telle indication, la proportion s'élevant à 80 % pour les lecteurs qui écrivent à propos de *La Place* ou de *La Honte*. Toutes générations confondues, le titre scolaire détenu est dans plus de 2 cas sur 3 supérieur au baccalauréat.

22,6 % des correspondants sont titulaires d'un Certificat d'Etudes Primaires après lequel ils (ou plutôt elles, puisqu'il s'agit principalement de femmes, souvent d'origine rurale, filles de petits commerçants ou artisans) ont précocement arrêté à regret, en raison de contraintes matérielles, une scolarité souvent présentée comme prometteuse, pour entrer dans la vie active et occuper des positions professionnelles subalternes - en tous cas rarement conformes aux prétentions initiales - et/ou pour épouser un homme souvent plus âgé, mieux doté en capitaux culturels et/ou économiques. La réussite socio-professionnelle d'Annie Ernaux correspond pour ces lectrices à leur propre « *identité rêvée* »<sup>31</sup>. Ce moment de rupture biographique, souvent vécu sur le mode d'un rendez-vous manqué avec « le monde des idées » entraîne, en effet, un certain nombre de conséquences : tentant d'entretenir au maximum le petit capital scolaire qu'elles ont parfois acquis, ces femmes font montre de bonne volonté culturelle et développent des pratiques autodidactiques ; insistant de manière récurrente sur leur « amour de l'art et de la littérature », elles demeurent frustrées de (et fascinées par) la possession de capitaux intellectuels - on notera d'ailleurs la présence de 30 % d'écrivains amateurs déclarés parmi les correspondants (soit deux fois plus que dans la population française<sup>32</sup>), bien que leurs ambitions littéraires apparaissent très inégalement constituées. C'est à l'occasion de la publication de *La Place* que ces témoignages sont les plus fréquents (extraits 2).

Enfin, seulement 6,3 % des correspondants ne disposent d'aucun titre scolaire, et il s'agit alors, dans 90 % des cas, de femmes. Si on change de base, on constate que 86

---

<sup>30</sup> Sur cette distinction entre « *nous* » et « *eux* » opérée dans les catégories populaires, voir Hoggart (Richard), *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970 et Schatzmann (L.) et Strauss (A.), « Social class and modes of communication », in *American Journal of Sociology*, vol. LX, n° 4, 1955, pp. 329-338.

<sup>31</sup> Voir Lyon-Caen (Judith). « Une lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue », art. préc. p. 136-137.

<sup>32</sup> Voir Fossé-Poliak (Claude), *Aux Frontières du champ littéraire - Sociologie des écrivains amateurs*, Paris, Economica, coll. Etudes sociologiques, 2006.

% de ceux qui ont un diplôme inférieur au bac écrivent à propos de *La Place* ou de *La Honte*, contre moins de un sur 10 pour *Passion simple*. Ceux qui se mobilisent autour de ce dernier récit sont aussi globalement les plus diplômés - environ un diplômé du supérieur sur deux écrit seulement pour *Passion simple* -, même si les lecteurs situés au faite de la hiérarchie des titres scolaires (agrégation et doctorat) se mobilisent surtout autour des ouvrages plus « sociaux » de l'écrivain.

Ce sont précisément les appropriations de ces derniers récits emblématiques du projet d'Annie Ernaux qui retiendront dorénavant notre attention, d'un point de vue plus qualitatif.

### **L'écriture de la honte sociale : l'expression de l'ethos de classe des transfuges**

Si l'origine sociale des correspondants, mesurée à la profession du père, apparaît dans plus des trois-quarts des lettres, ils indiquent leur propre profession dans 80 % des cas. La base statistique de l'ensemble apparaît donc assez large pour montrer que les groupes sociaux s'investissent de manière très différenciée dans la correspondance avec Annie Ernaux. Assez logiquement, les ouvrages « sociaux » de l'écrivaine constituant une offre singulière de symbolisation de l'expérience du transfuge de classe, on trouve parmi les lecteurs une écrasante majorité (80 %) de mobiles sociaux ascendants (beaucoup de cadres du secteur public et d'enseignants) issus de familles populaires (plus de la moitié – 52,7 % - ont un père petit commerçant ou artisan – les autres pères sont employés -, souvent d'origine rurale), partageant donc avec Annie Ernaux une homologie de position d'origine<sup>33</sup>. Dans ce cas, les « horizons d'attente du texte »<sup>34</sup> rencontrent clairement ceux des lecteurs.

Caractérisés par un rapport ambivalent et insécurisé à la culture légitime, les déclassés par le haut, détenteurs de capitaux culturels acquis par le biais de l'école (les réussites scolaires paradoxales incarnées par la figure historique du « boursier »<sup>35</sup> sont ainsi bien présentes dans les courriers) ou dans des pratiques autodidactiques<sup>36</sup>, ont souvent très précocement intériorisé l'indignité de leurs origines sociales – notamment pendant leur scolarité, encore davantage lorsque celle-ci s'est effectuée dans l'univers clos d'un pensionnat privé catholique. Cette double non appartenance suscite une honte sociale tenace, maintes fois rappelée dans les lettres (et ce, dès *La Place*, bien avant qu'Annie Ernaux ne publie un ouvrage portant ce titre en 1997), et qui perdure tout au long de la vie des individus, quelles que soient les positions qu'ils ont finalement réussi à conquérir (extraits 3). Pierre Bourdieu rappelait avec justesse que « les actes de

<sup>33</sup> A l'inverse, c'est surtout à *Passion simple* qu'ont globalement réagi les professions libérales, en particulier les médecins et les psychologues, qui représentent respectivement 55 % et 18 % de cette catégorie (il faut souligner que l'ouvrage a été abondamment relayé dans les rubriques littéraires de la presse médicale spécialisée) et les avocats (également 18 % de la catégorie).

<sup>34</sup> Voir Jauss (Hans-Robert). *Pour une Esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>35</sup> Voir notamment Hoggart (Richard), op. cit. et, du même auteur, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 1991.

<sup>36</sup> On reprend ici la définition de l'autodidaxie formulée par Claude Fossé-Poliak : « L'autodidacte est celui qui parvient par des voies hétérodoxes à modifier le destin social qui était initialement le sien en accédant, dans différentes régions de l'espace social, à des positions et à des savoirs ordinairement réservés aux bénéficiaires légitimes. [...] La notion d'autodidaxie, on le voit, sans faire explicitement référence au système scolaire (le terme est bien antérieur à l'obligation scolaire) renvoie à l'acquisition de connaissances, en insistant sur le caractère solitaire de l'apprentissage » (« La 'fureur de lire' des autodidactes », in Chaudron (Martine) et Singly (François de) [dir.]. *Identité, Lecture Ecriture*, op. cit., p. 60). Pour une étude plus complète, voir Fossé-Poliak (Claude). *La Vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992.

*connaissance et de reconnaissance pratiques de la frontière magique entre les dominants et les dominés que la magie du pouvoir symbolique déclenche, et par lesquels les dominés contribuent, souvent à leur insu, parfois contre leur gré, à leur propre domination en acceptant tacitement les limites imposées, prennent souvent la forme d'émotions corporelles - honte, humiliation, timidité, anxiété, culpabilité »*<sup>37</sup>. Dans les courriers des lecteurs transfuges, on constate de fait que l'effet puissant d'hystérèse se traduit avec une acuité particulière dans le rapport anxieux entretenu à la langue des dominants, dans les tentatives inquiètes de maîtrise de l'hexis corporelle valorisée, dans les contraintes variées d'auto-surveillance constante que l'on s'impose par peur de trahir le stigmate des origines modestes, ou encore dans des stratégies d'évitement de contact avec les catégories dominantes. La trajectoire ascendante et le sentiment perpétuel d'insécurité sociale et culturelle qui l'accompagne est ainsi vécue dans la souffrance et le déchirement (extraits 3).

L'intérêt porté à ces verbalisations des humiliations subies, aux sentiments d'injustice et aux révoltes qu'ils peuvent générer, omniprésents dans les courriers, prend un relief particulier dès lors que l'on sait que les modalités selon lesquelles la souffrance sociale est socialisée et exprimée jouent un rôle central dans l'établissement du rapport au monde social et politique. Cette dernière remarque prend un relief particulier lorsque l'on constate que les correspondants, dans la lignée du raisonnement tenu par Annie Ernaux, se montrent particulièrement étanches aux effets de la vulgarisation de la psychologie et de la psychanalyse, rejetant nettement les ressources de ces modes individualistes d'interprétation du monde, pour se focaliser sur l'analyse des déterminants et des effets sociaux du déclassement. Dans la mesure où l'exploration littéraire des blessures sociales à laquelle se livre Annie Ernaux rend publics des implicites sociaux, des situations et des sentiments éprouvés mais non-dits, parfois même refoulés, la lecture des récits est parfois très clairement présentée comme vecteur d'auto-socio-analyse. Dans la mesure où il crée des résonances et des congruences révélant des solidarités de classe, l'effet cathartique qui en résulte pour des agents socialement prédisposés à recevoir favorablement une telle offre de symbolisation de l'expérience du transfuge est alors considéré comme remplaçant avantageusement une quête purement psychanalytique – même si de telles appropriations lectorales, où les dimensions émotionnelles et éthiques du rapport au monde social affleurent en permanence, ne sont pas forcément constituées politiquement et donc susceptibles d'être immédiatement reconverties en militantisme social et/ou politique. Plus ou moins consciemment perçue par les lecteurs comme une manière de renverser les stigmates hérités d'une enfance populaire, l'élection de la littérature que propose Annie Ernaux est, dans de nombreux cas, conçue *en tant que telle* comme un acte politique de résistance à la violence symbolique et à la domination sociale, aux lignes de partage qu'elle impose et, *in fine*, d'émancipation : en effet, si on admet que « *l'aliénation culturelle est [...] l'une des dimensions fondamentales de l'aliénation sociale ou de l'aliénation de classe, lutter à son encontre, et d'abord en soi-même, c'est déjà participer à la lutte politique* »<sup>38</sup>. Dans un sens minimal au moins, « *[l'écrivain libère] dans un public plus ou moins lettré, un désir de parole accéléré par la lecture et manifesté par l'écriture, une écriture toute proche souvent de la parole. Par là [chaque lecteur] se [recompose] publiquement une identité collective* »<sup>39</sup>.

<sup>37</sup> Bourdieu (Pierre). *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 44.

<sup>38</sup> Barbier (Frédéric). « Lectures allemandes - Lecteurs et pratiques de lecture en Allemagne au XIX<sup>ème</sup> siècle », in Chartier (Roger) [dir.], *Histoires de la lecture - Un bilan des recherches*, Paris, I.M.E.C. Editions / Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995, p. 72.

<sup>39</sup> Mounoud-Anglès (Christiane). *Balzac et ses lectrices*, op. cit., p. 180.

De manière générale, si la démocratisation relative du système d'enseignement dans les années 1960 a rendu possible l'acquisition élargie de titres scolaires par des agents qui se trouvaient jusqu'à lors, de fait, socialement et culturellement exclus de l'accès aux études, elle laisse aussi ces déracinés frustrés devant « l'inflation » et la dévaluation corrélative des titres scolaires, et le décalage entre les diplômes détenus et les postes accessibles, qui n'ont plus grand chose à voir avec ceux auxquels les mêmes diplômes pouvaient donner accès en un état antérieur du champ, lorsque ces titres étaient rares<sup>40</sup>. Ce désenchantement se traduit par le développement d'attitudes désabusées face aux titulaires des quartiers de noblesse culturelle et par ce que l'on pourrait appeler une « humeur du temps » anti-institutionnelle et contestataire. La lecture du type de « témoignage » objectivant auquel invite Annie Ernaux (sous la forme d'une « *confession impersonnelle* »<sup>41</sup>, pour reprendre une expression de Pierre Bourdieu,) devient pour les « *métis sociaux* » désenchantés qu'évoque Claude Grignon<sup>42</sup>, qui s'y exposent et l'acceptent, un lieu à la fois intime et social, sinon de formation, au moins d'activation ou de consolidation de rapports au monde social et politique, si l'on entend le « politique » dans une acception élargie, c'est-à-dire comme système de représentations de l'espace social, de ses divisions et des rapports de domination entre les classes qui le structurent. Opérateur puissant de déculpabilisation, de prise de conscience politique et, par conséquent, de (re)construction d'une identité sociale malmenée, l'objectivation s'opère ici comme subrepticement et par procuration. Indissociablement vecteur et ressource d'identification projective, l'œuvre d'Annie Ernaux permet aux lecteurs transfuges d'appliquer à leur propre trajectoire l'objectivation réflexive à laquelle se livre l'écrivaine et de décrire dans les lettres qu'ils lui adressent leur itinéraire sociobiographique, dont ils proposent des interprétations, plus ou moins partielles, partiales et plausibles. Rompant cette forme particulière de désocialisation, d'anomie induite par la progression sociale et culturelle, qui sépare le transfuge de sa classe d'origine sans intégration compensatrice dans le milieu d'aspiration, les récits suscitent chez des lecteurs qui se vivaient jusqu'à lors comme des « cas uniques », isolés, l'envie de mettre à leur tour en mots ce sentiment de double non appartenance, sur le mode de l'aveu, de la confession (les correspondants reprennent très fréquemment pour qualifier le processus une expression d'Annie Ernaux elle-même: le « *don reversé* »). Sortant du silence et quittant leur statut de récepteurs anonymes pour devenir les témoins de leur propre histoire, ils s'exposent en s'autorisant

<sup>40</sup> Voir Bourdieu (Pierre). *La Distinction*, op. cit., p. 158 et s. et, du même auteur, « Avenir de classe et causalité du probable », in *Revue Française de Sociologie*, vol. XV, 1974 ; « Classement, déclassement, reclassement », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 24, novembre 1978, pp. 2-22. Voir aussi Passeron (Jean-Claude), « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », in *Revue Française de Sociologie*, vol. XXIII, 1982, pp. 566-573 et *Le Raisonnement sociologique - L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, notamment p. 100 et s. Pour une mise en perspective historique, lire Chartier (Roger). « Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVIIème siècle », in *Annales E.S.C.*, n° 2, mars-avril 1982, pp. 389-400.

<sup>41</sup> C'est bien ici le type de « *confession impersonnelle* » auquel se livre Annie Ernaux tout au long de son œuvre qui rend possible de telles modalités d'appropriation. On pense ici à la remarque de Pierre Bourdieu : « *Celui qui prend la peine de rompre avec la complaisance des évocations nostalgiques pour expliciter l'intimité collective des expériences, des croyances et des schèmes de pensée communs, c'est-à-dire un peu de cet impensé qui est presque inévitablement absent des autobiographies les plus sincères parce que, allant de soi, il passe inaperçu et que, lorsqu'il affleure à la conscience, il est refoulé comme indigne de la publication, s'expose à blesser le narcissisme du lecteur qui se sent objectivé malgré lui, par procuration, et de manière d'autant plus cruelle, paradoxalement, qu'il est plus proche, dans sa personne sociale, du responsable de ce travail d'objectivation* » (« Post-scriptum 1 : Confessions impersonnelles », in *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil/Liber, 1997, pp. 44-45).

<sup>42</sup> Grignon (Claude). Préface à Hoggart (Richard). *33 Newport Street*, op. cit., p. 8.

à écrire à l'auteur. Le fait qu'ils osent ainsi s'exprimer est d'autant plus remarquable qu'ils précisent très souvent que c'est la première fois qu'ils entreprennent une telle démarche : se raconter et s'adresser ainsi à un écrivain (extraits 5). Il faut noter que l'effet du dévoilement est tel que certains lecteurs se disent d'ailleurs dans l'impossibilité tant psychique que sociale de conseiller à d'autres les ouvrages qu'ils ont appréciés : certains contextes biographiques rendent insupportables la prescription ou l'offre d'une telle lecture ; l'invitation à lire ces récits impliquerait en effet pour le lecteur en position d'identification un dévoilement de sa propre trajectoire de sortie des classes populaires, alors même que ce transfuge a été, la plupart du temps, caché à l'entourage professionnel, amical voire même au conjoint et à la famille rejointe par alliance avec un membre des classes supérieures (extraits 6).

Agissant comme un révélateur des conditionnements sociaux pesant sur les trajectoires individuelles, la lecture des récits puis le fait d'écrire à l'auteur permet à ces cohortes de déracinés de dessiner un univers commun d'expériences relativement homogènes. La lecture fait ainsi resurgir des réminiscences souvent douloureuses pour les correspondants : reflux d'expressions ou de comportements parentaux oubliés, sentiment de « revivre » certaines scènes ou situations... tous ces éléments en écho fondent le pacte de lecture instauré par l'écrivaine, qui rencontre les horizons d'attente spécifiques chez les lecteurs (extraits 4). En ce qu'elle suscite, réactive ou relance un retour sur le positionnement social, par la mise tant à distance qu'en perspective des origines et du passé sociaux des correspondants, la lecture de tels récits permet la conceptualisation de l'expérience sensible du déclassement. Les courriers mettent en forme des savoirs préexistants sur le monde social, plus ou moins diffus, confus et disparates, voire refoulés (extraits 8), qui traduisent les dispositions réflexives et pré-réflexives d'agents sociaux en position d'homologie, au moins relative, avec l'écrivaine – en effet, les « pentes » ou, si on veut parler comme les statisticiens, les « dérivées » des trajectoires sociales (*i.e.* l'écart entre le milieu d'origine et le milieu d'accueil) sont variables, et ces modulations sont importantes dans la compréhension des appropriations des récits d'Annie Ernaux. Une telle homologie de (dis)position(s) constitue, *in fine*, la première condition de possibilité de la connivence très forte et affectivement investie entre l'auteur et ses lecteurs, et suggère en creux les modalités (étroites) d'une réception « conforme » de l'œuvre. Sur le principe du « *moi aussi* », une « *communauté élective à distance* »<sup>43</sup> de lecteurs transfuges s'invente ainsi en pointillé dans le courrier, où tout un « *ethos de classe* »<sup>44</sup> se révèle. Même si les correspondants désingularisent le récit autobiographique de l'auteur en le resingularisant par l'évocation mimétique de leur propre expérience, on perçoit derrière ce double je (u) une volonté de formuler les questions en des termes sociaux plus généraux, centrés sur un destin épistémique. Les déclassés se découvrent appartenir à une catégorie certes floue, mais dorénavant perçue comme vaste, alors même qu'ils croyaient être les seuls à vivre

---

<sup>43</sup> On emprunte l'expression à Dominique Cardon qui l'utilise pour caractériser l'ensemble des témoignages d'affection adressés à Ménie Grégoire par ses auditrices dans des « *lettres roses* », au moment où l'animatrice était violemment attaquée dans différents médias à propos de son émission quotidienne sur R.T.L. de 1967 à 1981. Voir « 'Chère Ménie...' - Emotions et engagements de l'auditeur de Ménie Grégoire », in *Réseaux*, n° 70, 1995, p. 53. Sur les communautés construites, fantasmées à distance, voir aussi Calhoun (Craig). « Indirect relationships and imagined communities. Large-scale social integration and the transformation of everyday life », in Bourdieu (P.) et Coleman (J.) [éd.]. *Social Theory for a changing Society*, Boulder, Westview Press, 1991, pp. 95-130.

<sup>44</sup> L'expression « *ethos de classe* » est ici utilisée dans le sens que lui confère Pierre Bourdieu, *i.e.* une « *formule génératrice non constituée comme telle qui permet d'engendrer, sur tous les problèmes de l'existence ordinaire, des réponses objectivement cohérentes entre elles et compatibles avec les postulats pratiques d'un rapport pratique au monde* » (in *La Distinction*, op. cit., p. 490).

cette souffrance sociale. A ceux qui vivaient leur honte sociale dans le secret de leur for intérieur, Annie Ernaux démontre que leur cas n'est pas personnel ou psychologique, qu'il est un cas parmi d'autres, et qu'il n'est qu'un cas parmi d'autres, tous socialement construits. Les exemples abondent dans les courriers de telles stratégies de références identitaires à une communauté en pointillés, imaginée - et d'ailleurs largement imaginaire, le « groupe » des lecteurs de l'écrivaine n'existant et ne pouvant prendre conscience de lui-même qu'à travers elle. Mais ce sont pourtant ces références qui fondent pour le correspondant le droit à l'expression, et elles peuvent s'accompagner de la désignation d'Annie Ernaux comme porte-parole du « groupe » ainsi « découvert » (extraits 7). Dans la mesure où elle constitue un vecteur mimétique de la (re)composition de l'identité personnelle et sociale des déclassés, leur permettant de trouver « une 'cohérence' dans une vie marquée par les ruptures, les changements et finalement la conversion »<sup>45</sup>, la lecture de l'écrivaine produit un effet d'oracle ; elle fonde (et s'incarne dans) la prise de parole directe des transfuges : les événements sociobiographiques passés sont interprétés et finalement reconstruits au travers et en fonction de l'expérience en miroir renvoyée par l'auteure, dont les correspondants font le garant, en quelque sorte, de leur identité renouvelée.

Contre le sens commun et l'ethnocentrisme, une telle démarche de recherche permet d'appréhender les processus pluriels d'identification dans leur dimension complexe, créatrice et active. De manière décalée, indirecte, l'étude du courrier des lecteurs d'Annie Ernaux offre ainsi un matériau original pour éclairer la formalisation et la consolidation de schèmes de pensée et d'action, situés « en-deçà » du discours politique, qui peuvent favoriser l'émergence d'une conscience de classe. En divulguant des modes sociologiques de raisonnement sous le « prisme » d'un pacte de lecture qui se présente avant tout comme « littéraire », *i.e.* en dehors de toute inculcation explicite, et en privilégiant une écriture « simple », cette œuvre non seulement rend ces schèmes accessibles à des univers traditionnellement éloignés de la sociologie - même s'ils sont socialement prédisposés à recevoir ce type de narration -, mais aussi participe d'un tel processus, puisqu'elle donne des instruments pour penser le monde social. Lecture de pacification, voire de réconciliation avec les origines familiales, les ouvrages remplissent fondamentalement une fonction de « réassurance » sociale pour les correspondants : tout se passe comme si, en effet, les récits des blessures liées au déclassement entraînaient une sorte de « rupture », qui autorise *in fine* à renouer avec des origines sociales modestes, sans les renier mais avec une nouvelle distance critique.

---

<sup>45</sup> Fossé-Poliak (Claude), « La 'fureur de lire' des autodidactes », art. préc., p. 61.